« SORTIR » Le Dauphiné Libéré
Mercredi 11 Mai 2005

C'est important, pour vous, de revenir à L'Hexagone ?
"La fidélité de L'Hexagone est d'autant plus remarquable que je fais le même travail depuis vingt ans. Ils pourraient en avoir marre. Avec le public, il n'y a pas de problèmes. Encore faut-il trouver les intermédiaires, les théâtres qui, dans notre métier, sont un peu « la chambre d'amour ». Des endroits comme celui-ci, on les compte sur les doigts d'une main, peut-être un peu plus, et encore... Une fois que je suis dans un lieu, le public est au rendez-vous. "

- L'esprit de la maison n'a pas changé ?
"Non. Même si Maurice (Jondeau) est à la retraite, il y a quelque chose de son esprit qui perdure. Ils ne l'ont pas encore trahi. Mais ça viendra ! Je déconne... (rire). Ça viendra forcément. C'est dans l'ordre des choses".

- Vous vous revoyez ?
"Régulièrement. C'est un ami, vous savez".

- Sur ce spectacle, vous avez des craintes ?
"Je ne l'ai pas encore joué à Paris, il n'est pas encore très connu. Alors, j'ai besoin de ces lieux « fraternels », où l'on n'est pas reçu comme dans un garage. Et ce n'est pas promu par la télé".

- C'est un problème pour vous ?
"Oui et non. Il y a des émissions, des talk-shows que je ne veux pas faire. Mais je ne suis pas là pour « balancer »... D'autant que ça facilite, la télé. En fait, je souffre d'un double problème. Je ne suis ni assez commercial ni assez branché, ni assez « Antenne 2 » (sic) ni assez « Arte ». Je suis obligé d'avoir une vie d'artiste. Mais loin de moi l'idée de cracher sur la télé. Si je peux faire commerce de mon art, je le ferai volontiers. Passer à la télé, pour moi, ça n'a rien de péjoratif".

- Ariane, c'est votre autre mère ?
"Non, on ne peut pas dire ça. Je n'ai qu'une mère. Le personnage de la mère est trop important..."

- Pourtant, dans votre œuvre précédente, vous n'étiez pas tendre avec elle...
"Mais si, au contraire. Si vous connaissiez la vraie, elle était bien plus méchante (immense éclat de rire). C'est comme Ariane (nouvel éclat de rire). Ariane, c'est un maître et, en l'occurrence, ce maître est une femme, avec tout le côté maternel que cela comporte... Mais Ariane, dans ma vie, c'est plutôt un père".

- Vous avez parlé de Claudine, vous parlez d'Ariane. N'est-ce pas pour mieux parler de vous ?
"Le projet, c'est de montrer quelque chose d'intime de moi. C'est tout le paradoxe de mon travail. On est fait par les autres. Au début, il y a vingt-cinq ans, je voulais faire quelque chose qui se serait appelé « Curriculum vitae ». C'était mon premier projet, que j'imaginais avec un ego fort. J'ai très rapidement buté sur les limites de l'exercice. Plus tard, j'ai trouvé mon inspiration dans les autres. Et Ferdinand, mon alter ego, n'était qu'un parmi tous ces autres. C'est pour ça que j'ai réfuté l'accusation de nombrilisme".

" Voter « non», c'est faire mourir mes deux grands-pères une deuxième fois ! "

- Qu'allez-vous faire après ce dernier volet de « L'Homme qui danse » ?
"Je vais me reposer, lire, voyager. Mais je n'y suis pas encore ; il faudra « Ferdinand » pour s'accoucher. Je n'y suis pas encore ! Je vous dirai ça dans deux ans. Je suis à la dernière étape de cette construction. C'est une étape capitale, mais ça ne me fait pas peur..."

- De quoi avez-vous peur ?
"Au théâtre, je n'ai peur de rien ! Je ne suis pas un garçon courageux, mais au théâtre, franchement, je n'ai peur de rien. Autrement, j'ai peur de mille choses. Que les Français disent « non » au référendum sur l'Europe, par exemple".

- Vous militez pour le « oui » ?
"Sans réserve ! Je n'ai aucun doute ! Je ne comprends pas ce qui se passe. Je suis le seul gauchiste à être ouvertement pour le « oui ». Je ne m'attendais pas à ce que le « non » prenne autant d'importance. Je suis étonné de certaines prises de position..."

- Avec la présidentielle en arrière-plan ?
"Oui. Ces positionnements personnels, je ne trouve pas ça très bien... Que Besancenot ou Buffet soient contre, c'est normal. Mais les autres... Je vais vous dire : mes deux grands-pères ont fait Verdun. Eh bien voter « non », c'est les faire mourir une deuxième fois ! Cette Europe, même si ce n'est pas parfait, ce n'est pas le Reich d'Hitler, quand même ! C'est comme si on votait contre le téléphone portable ou la voiture..."

- Ce sont des règlements de comptes ?
"Comme avec les artistes. La télé souffre d'un complexe d'infériorité ou de supériorité. Je l'ai dit chez Giesbert. Mais aller à la télé pour parler, ça ne m'intéresse pas. Ce qui m'intéresse, c'est que la télé diffuse mes pièces. « Arte », je trouve ça génial. Ce que je n'aime pas sur « Arte », c'est le théâtre qu'on y montre".

- Vous trouvez que les acteurs n'ont pas bonne presse ?
"On les méprise ! Ou ce sont des vedettes, ou ce sont des ratés".

- Et les humoristes ?
"Je n'aime pas l'humour cynique, désespéré et désespérant qui prévaut. Tout ça vient de Coluche. C'était un type formidable, mais je n'étais pas fan de son humour. C'est tellement autre chose, le comique. Raymond Devos, Roland Dubillard, Jamel Debbouze, Laurent Gerra, Thierry Le Luron..."

- Pour un gauchiste...
"Je m'en fous ! Ils ont un talent fou. Ce n'est pas un humour âpre. L'humour dominant, c'est comme les chanteurs canadiens : c'est toujours la même chose ! C'est aussi sinistre que le théâtre moderne ! Jean Rochefort qui joue Fernand Raynaud, ça, c'est la classe. Quant à Marielle, il me fait mourir de rire..."

Propos recueillis par Philippe GONNET